

La g@zette

du Valbonnais

N° 77 – Mai 2014

Le pré carré de Saint Irénée ?



Irénée de Lyon, un des pères de l'Eglise, a-t-il inventé au II^e siècle ce « carré » ?

Seul devant cet obscur échiquier, en proie au doute, négation des certitudes séculaires de ces sages et érudits de tout poil, n'hésitant pas à se voler dans les plumes, pour défendre bec et ongle leur pré carré, je balbutie ma science. Où est la vérité ? J'imagine les combinaisons possibles avant d'avancer à mon tour, les grilles de lecture, religieuses, alchimiques, numérolologiques...voire érotiques. Afin de ne pas mettre la charrue devant les bœufs, je cherche de la lumière dans mon vieux Gaffiot (édition 1934). Il faut dire que j'ai hérité de mon illustre ascendant, Jean-François Champollion, une passion dévorante pour les langues mortes (latin...) ou quasi-mortes (patois valbonnetin, sappary...). Dans cette grille de cinq mots, composée par un mystérieux verbicruciste (le verbe en croix ?), je repère immédiatement SATOR, un mot latin au cas nominatif, un sujet parfait pour une hypothétique phrase.

Sator ou l'acteur principal du carré palindromique.

SATOR

- Planteur (Cicéron, Columelle)
- Créateur, auteur, père (Virgile)
- Semeur, auteur, artisan (Pline, ...)

Contrairement au français, la phrase est très libre en latin : elle peut donc commencer par SATOR ou ROTAS. L'ordre des mots importe peu, car la langue latine utilise le principe des déclinaisons pour marquer la fonction d'un nom ou d'un adjectif. Dans le « Bachelier sans vergogne » (1925), le héros romanesque d'Albert Marchon a été arrêté pour vagabondage par les gendarmes de Valbonnais, puis relâché pour avoir traduit quelques termes de notre fameux carré magique. Quarante six ans plus tard, un texte de Cicéron, a valu un zéro pointé à l'auteur de la g@zette du Valbonnais, au Bac dans une épreuve facultative de version latine : il eût préféré traduire le carré à Cicéron, ce champion de l'expression latine classique !

Je referme mon dictionnaire de latin avec la grande fierté de connaître le sens des autres mots du palindrome : ROTAS, rota, ae, f, au cas accusatif pluriel, sans doute un complément d'objet direct, OPERA, opera, ae, f, au nominatif, au vocatif ou à l'ablatif selon le cas, TENET, la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent du verbe teneo, tenere. Dans un souci de simplification, je proposerai les traductions suivantes :

ROTAS : roue, disque solaire, roue de la fortune.

OPERA : travail, activité, soin, attention, peine.

TENET : tenir, diriger, occuper.

Les travaux des champs en Gaule : labour et moisson

A première vue, le texte de notre palindrome évoque les travaux des champs. Quelles étaient les techniques rurales en Gaule ? Sans ignorer les chercheurs qui continuent à dénoncer le mythe de la charrue gauloise ou romaine, je trouve, si j'en crois Pline (Nat hist, XVIII, 30/72, § 296), que la moissonneuse antique en Gaule romaine semble en avance sur son temps. L'Ancien écrit dans une notice : « ... *d'énormes caissons garnis de dents sont poussés sur deux roues à travers les moissons par un bœuf attelé en sens contraire ; les épis arrachés tombent dans le caisson* ». Nos ancêtres du Valbonnais n'ont bien sûr pas connu cette méthode révolutionnaire, expéditive, gâchant la marchandise, mais économisant la main

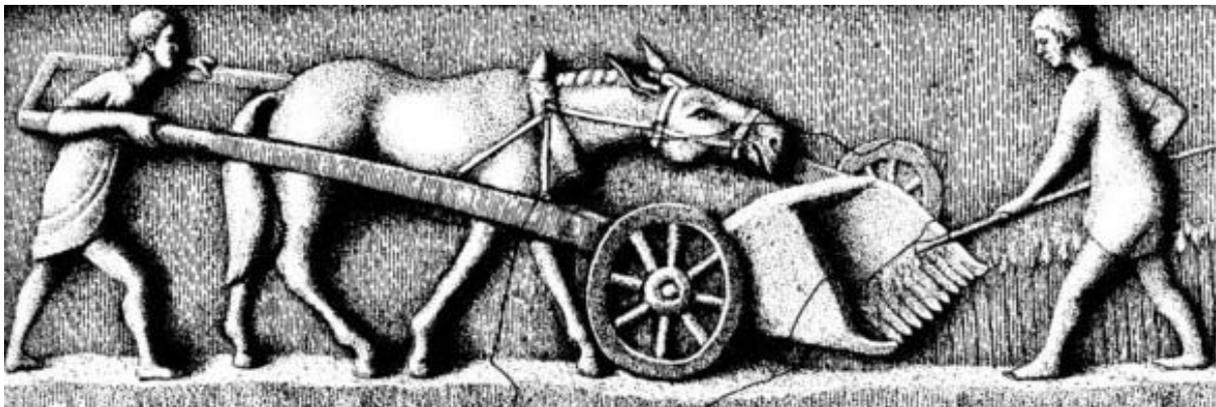
d'œuvre : la machine infernale décrite par Pline et retrouvée sur des bas-reliefs, était réservée aux grands domaines agricoles. En traduisant, comme d'autres, SATOR par le laboureur, mon âme bucolique imagine la vie agreste de celui qui est à la manoeuvre sur son petit arpent de terre en Gaule. L'état de l'avancement des techniques, malgré l'absence de preuves probantes, m'incite à croire à cette charrue gauloise, munie d'un soc en fer et sans doute d'un avant-train à roues.

Arepo, l'empêcheur de tourner en rond du carré

J'ai recherché vainement le mot AREPO dans mon vieux Gaffiot aux pages écornées et dans la littérature latine. Cela ressemble à du latin, mais ce n'est pas du latin ! A-t-il été inventé par son concepteur dans le seul but de faire fonctionner le palindrome ? Je n'y crois pas. Certains auteurs ont pensé qu'il s'agissait d'un nom propre cherchant à tout prix à traduire une phrase intelligible : *le semeur AREPO conduit les roues avec soin*. D'autres ont décelé une forme hébraïque ou encore une allusion au dieu Apis. En tout état de cause, le mot AREPO est un hapax. Notre génial inventeur a pu aussi glisser dans sa grille A.R.E.P.O, l'acronyme d'**A**eternus **R**ex **E**xcelis **P**ater **O**mnipotens (père tout puissant, roi éternel des cieux) ou la double abréviation A.REP.O dont je vous épargnerai le sens. Nous savons en effet que les Romains utilisaient des abréviations dans les épitaphes. Mais le sentier qui mène à la vérité du carré est abrupte, hérissée de rochers, bordée de déclivités abominables : alors je rampe (REPO) entre le Mal et la Tentation... de suspendre mes recherches.

Devant ses explications souvent extravagantes, des exégètes modernes et parfois même certains celtistes ont prétendu que le mot AREPO était d'origine gauloise, signifiant charrue. Ceux qui mettaient AREPO après les bœufs, n'ignoraient pas que l'intrusion d'un mot celte dans une phrase écrite en latin laissait présager l'importance du lieu où était pratiquée cette langue. Aussi J. Carcopino pensait que le carré était originaire de Gaule, en faisant observer que c'est seulement en Gaule que l'araire était montée sur roues (ROTAS). Et si l'on en croit Pline l'Ancien, cette charrue aurait été inventée en Rhétie, dans le Valais. Elle serait ensuite descendue de Martigny jusqu'à Lyon par Genève. Le carré magique est-il parti de la capitale des Gaules pour essaimer ensuite vers l'Italie et l'Orient ?

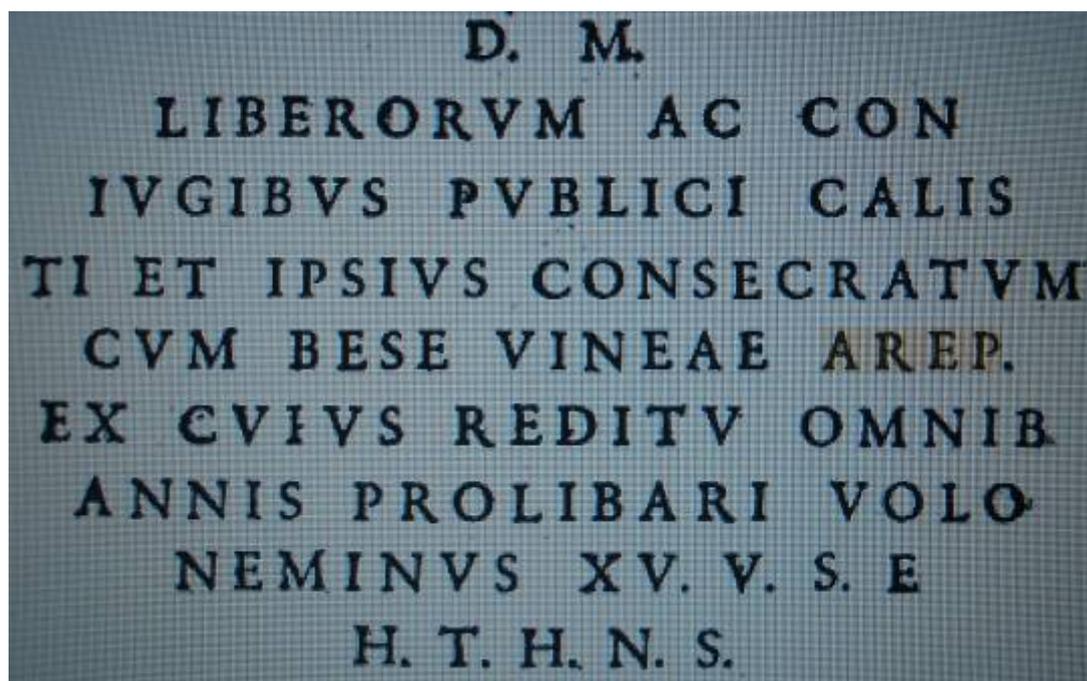
En 1958, Albert Carnoy a vu dans AREPO un terme d'origine celtique qu'il rattache à la racine commune *ar-*, labourer, et au gaulois *epos*, cheval. AREPO désignerait donc dans notre fameux carré « cheval de labour ».



La moissonneuse antique gauloise poussé par un équidé sur un bas-relief : un effet bœuf !

Notre mystérieux carré magique a-t-il voulu saluer l'extraordinaire révolution dans l'art de cultiver le terroir gaulois ? Dans notre gaule celtique, nous avons sans doute la vision erronée d'un peuple barbare, cerné de toutes parts d'immenses forêts sauvages. Contrairement à ce que m'a enseigné Emma Borel, ma maîtresse d'école vénérée, des inventions techniques ont mis les Gaulois à la pointe du progrès agricole. Devant la modernité de la moissonneuse antique représentée sur ce bas-relief, comment ne pas être subjugué ? Je suis bien conscient qu'il faut un animal paisible, respectant une allure imposée : mais un seul cheval ou un seul bœuf poussant l'engin à travers les moissons, tandis que le bouvier, derrière l'attelage, élève ou abaisse la machine aux dents insatiables saisissant au passage les beaux épis d'or... Le néologisme *arepo* a-t-il été formé, pour illustrer cette technique révolutionnaire, à partir de *ar*, *are* (près de, devant) et *epos* (cheval) ? Je demande aux linguistes et autres spécialistes de la langue gauloise de conforter mon hypothèse, ignorée jusqu'à ce jour par nos chercheurs et érudits.

Toujours en quête de notre énigmatique AREPO, nous partons pour Die, la capitale du beau pays des Voconces, à cheval sur notre cher Dauphiné et une partie du sol de la Provence. Nous ne savons pas où était situé dans la ville le monument funéraire et sa curieuse inscription reproduite ci-dessous. Dans « La religion des Gaulois tirée des plus pures sources de l'antiquité » paru en 1727, Jacques Martin écrit : « *M. Lancelot de l'Académie des Inscriptions & belles lettres, m'a communiqué [...] une inscription sépulcrale de la ville de Die en Dauphiné* ». Le monument contient une fondation à perpétuité d'une Libation.



On assigne les revenus de deux tiers d'une vigne, pour fournir aux frais de cette cérémonie annuelle. Le terme de vigne (*vinea*, ae, f) est suivie dans cette inscription des quatre lettres et un point (AREP.) sans doute l'abrégé du terme *arepennis*, un mot d'origine gauloise selon Columelle, présent dans mon Gaffiot, une mesure agraire valant la moitié du jugerum romain. Toutefois, le sens premier du terme celtique n'est peut-être pas là. Dans notre pays où les champs sont bordés de haies vives et d'arbres, il y a aux deux extrémités, une partie du terrain que l'attelage des bœufs ne peut dépasser. On trace alors dans la largeur du champ, un certain

nombre de sillons perpendiculaires aux premiers. Aussi, avant de désigner, par extension, une mesure de surface, l'arepennis des Celtes était sans doute l'extrémité du sillon, le bout du champ où s'arrête la charrue avant de faire demi-tour. Il faut dire que la manœuvre est délicate, nos paysans valbonnetins vous le diront ! Au bout du sillon, à l'endroit où il tourne, notre Sator doit bien tenir ses roues : un point capital dans la bonne exécution du labourage dans les règles de l'art ! Arepo serait alors un mot voisin de arepennis, un mot rare qui n'est rentré dans aucun lexique, peut-être un adverbe que les paysans celtes jargonnaient au bout de leur champ.

Alors que nos déchiffreurs butaient sur la pierre d'achoppement AREPO, d'autres contournaient l'obstacle grâce à un système archaïque d'écriture, le « *boustrophédon* » et ses nombreuses variantes. Ainsi, en changeant alternativement le sens du tracé ligne après ligne, à la manière du bœuf marquant les sillons dans un champ, le lecteur du carré élude adroitement le terme AREPO en obtenant l'anaclyse OPERA.

En faveur de l'origine lyonnaise de notre carré magique, J. Carcopino considérait arepo comme un mot celtique (charrue) et attribuait son invention à Saint Irénée, le successeur de Pothin à la tête de l'église de Lyon. Les partisans de l'origine chrétienne de notre carré n'ont-ils pas donné à ce palindrome, le surnom de « carré de saint Irénée » ? La terrible persécution de la communauté chrétienne de Lugdunum (Pothin, Blandine ...) en 177 a peut-être été le théâtre de la conception ou de la reconversion sur le thème de la religion nouvelle de notre carré. Selon J. Carcopino, Irénée connaissait le celtique, le goût des emblèmes cachés et d'un langage occulte était répandu dans la communauté chrétienne de Lugdunum. La prédication du valentinien Markos y avait popularisé la « subtile mystique » de l'alphabet que nous révèle le carré. Nous verrons que le culte de la croix et la prière enseignée aux enfants du Père dans le sermon sur la montagne étaient chers aux fidèles de Saint Irénée.

Irénée a été le deuxième évêque de Lyon entre 177 et 202. De culture et de langue grecque, il est né en Asie mineure. Successeur de Pothin, il a été le partisan d'une politique d'unification des églises, en conférant l'autorité suprême à un évêque romain. Selon des témoignages tardifs, il serait mort martyr dans la capitale des Gaules en 202. Dans « La résistance au christianisme – Les hérésies des origines au XVIII^e siècle - » chez Fayard, Raoul Vaneigem nous lisons : « *Vers 180, Irénée, évêque d'une communauté chrétienne de Lyon, écrit contre d'autres chrétiens, principalement marcionites et valentiniens, un ouvrage où il attaque la gnose et le salut par la connaissance.[...]. Son essai correspond au rejet, par les chrétiens de la Nouvelle Prophétie, de l'élitisme philosophique, de l'ésotérisme, voire des pratiques magiques véhiculées au nom du Messie par une classe culturelle à laquelle s'oppose la foi des simples fidèles, peu soucieux d'arguties spéculatives et obéissant au souci d'assurer leur félicité posthume par une existence austère et une constante aspiration au martyre. Trois ans plus tôt, à Lyon et à Vienne, un pogrome a entraîné, dans le massacre des juifs, la mise à mort des nouveaux chrétiens, les gnostiques marcionites, valentiens et marcosiens y échappant, selon toute vraisemblance, en raison de leur accointance avec les classes aisées (les « dames à la robe bordée de pourpre » disciples de Marcos) » . Prônant la foi aveugle, l'œuvre d'Irénée, revue et corrigée, a été annexée par le catholicisme en raison de son hostilité à la gnose et sa défense du principe monarchique dans l'Eglise.*

En parcourant le livre de Raoul Vaneigen, vous pourrez vous faire une idée de la confusion des sectes messianistes appelées « chrétiennes » en 441 pages. Jérôme Carcopino, lui-même, nous dit que la prédication du disciple de Valentin, Markos (Marc, Marcos) avait popularisé la mystique subtile de l'alphabet dans l'église de Lyon. R. Vaneigen ajoute : « *Le valentinisme n'exclut pas la relation à l'hermétisme, souvent développé par Marc* ». L'auteur consacre tout un chapitre (chapitre XIII) à ce Marcos : Marcos et l'hellénisation de l'hermétisme juif. Serait-il alors l'inventeur réel du carré attribué plus tard à saint Irénée ? Le père de l'Eglise a dénoncé l'hérésie de ce séducteur, entouré d'un cortège de femmes, « *le culte de Marcos où la femme incarne l'esprit fécondant les corps par l'amour* ». Notre hérétique était rompu à l'interprétation du chiffrage des lettres de l'hébreu. (La gématrie reste aussi pour moi de l'hébreu !). En vitupérant l'hermétiste Marc ou Marcos, Irénée raille les faveurs que lui prodiguent les dames de l'aristocratie et sa propension aux agréments de l'amour, annonçant la réprobation du christianisme populaire devant le péché de la chair.

René Reymond, dans « Enigmes Curiosités Singularités ... » page 175, recherchant « La vérité sur le carré magique » cite Jérôme Carcopino : « *La prière majeure du christianisme et ses symboles essentiels sont là, savamment voilés par une combinaison de la prudence romaine, de la subtilité grecque et de la malice gauloise* ». Notre historien régional affirme donc en 1987 que l'origine du carré magique de Valbonnais est sans aucun doute chrétienne : « *...le pasteur Félix Grosser écrit que ce carré est un cryptogramme inventé par les chrétiens persécutés des premiers siècles, pour se reconnaître entre initiés et manifester leur foi tout en dissimulant l'image de la croix* ».

Pour étayer la thèse de l'origine chrétienne de notre palindrome, il suffit sans doute de mettre en évidence deux figures cruciformes, articulées autour de la lettre N, centre du carré palindromique :

- Une croix apparente, mais invisible aux non-initiés : le verbe TENET mis en croix.
- Une croix dissimulée : l'anagramme des vingt-cinq lettres du carré donne PATER NOSTER, répété deux fois autour de la lettre N. Aux extrémités de chaque branche de la croix ainsi formée, l'alpha et l'oméga, symboles du Christ.

A
 P
 A
 T
 E
 R
 N
A P A T E R N O S T E R O
 O
 S
 T
 E
 R
O

Dans notre précédent numéro, nous avons commencé à publier l'introduction de Marcelle Péry, née Bernard Brunel, à son étude sur le patois de Valbonnais (1943). Voici la suite :

hauts alpages. Les pâtres nouaient des relations dans les villages où ils venaient s'approvisionner régulièrement.

Si donc la vallée de la Bonne est géographiquement un monde fermé, elle a dû cependant avoir des contacts nombreux avec l'extérieur et spécialement avec la Provence.

On entend encore parler patois quand on traverse les villages de la vallée mais sans doute est-ce dans l'agglomération principale, à Valbonnais, qu'on trouverait la plus faible proportion de patoisants. Dans les villages plus éloignés et surtout dans ceux de la vallée supérieure, le patois reste la règle, mais seulement dans la bouche de ceux qui ont dépassé la quarantaine.

L'habitude s'est généralisée de parler français aux enfants et de ne leur apprendre que le français, de sorte que dans peu d'années, il n'y aura plus de véritables patoisants. Chose curieuse, on continue à parler patois aux animaux. Chevaux et chiens portent des noms français, les vaches ont toujours des noms patois.

Dans le hameau des Verneys une seule famille dont les trois enfants ont actuellement de 27 à 20 ans a continué à parler exclusivement le patois. Le français fera son entrée dans cette maison avec la prochaine naissance seulement. Partout ailleurs les personnes âgées parlent patois entre elles, mais elles s'adressent en français aux enfants, qui de même parlent entre eux en français.

ainsi la génération qui monte ne connaîtra plus de patois qu'un petit nombre d'expressions utilisées dans l'élevage et le travail avec les bêtes.

Les patois de la vallée sont, en gros, les mêmes d'un village à l'autre : le vocabulaire est à peu près commun ; mais chaque agglomération donne

(à suivre)